

Christian Verrier. *Marcher, une expérience de soi dans le monde. Essai sur la marche écoformatrice.* Paris : L'Harmattan. 2010.

Dans ce livre, c'est à partir de son expérience singulière que l'auteur pense la marche. Rien d'autocentré pour autant : il nous livre ses réflexions dans un dialogue avec des auteurs marcheurs d'autres lieux, d'autres temps, comme pour mieux souligner l'universalité des phénomènes liés à cette expérience.

L'abordant dans sa complexité, Christian Verrier rend compte de la pratique de la marche à travers les regards portés sur sa confrontation à l'espace, au temps, au corps et à l'environnement, avant de présenter l'expérience existentielle qu'elle est aussi. Le découpage de son livre en cinq chapitres, correspondant à ces cinq regards, n'empêche nullement le mouvement entre les thèmes, leur conjugaison, car dans ce livre, rien ne se fige, pas plus que dans la marche. Il est ici constamment question de relation entre le corps, le temps, l'espace et l'environnement dans lesquels l'homme marcheur se meut et existe.

Dans le premier chapitre, l'auteur questionne notre société statique qui réduit au sens propre comme au sens figuré l'espace vital dont l'homme urbain dispose et qu'il consomme. La marche y est envisagée comme moyen d'échapper au confinement. Dans son rapport au temps, comme le montre le second chapitre, la marche se fait un marqueur des temporalités du corps de l'homme au cours de sa vie et de l'espèce humaine dans son évolution. Le temps du marcheur et les temps du chemin, à l'écart du temps sociétal, sont l'accès possible à des temporalités naturelles dans lesquelles l'homme peut se ressourcer. Le troisième chapitre interroge le rapport de la marche au corps. Il montre comment elle peut être un moyen d'éprouver et de connaître ce corps fait pour la marche, rendu muet par la société qui le contient ou à l'inverse peut-être trop bruyant dans sa résistance à la contrainte. Ensuite, la marche est regardée dans sa relation à l'environnement, comme l'occasion d'une prise de recul, d'une plus grande lucidité sur la société moderne rendue possible par une relation et une compréhension des éléments naturels qu'il imprègne et dont il s'imprègne (ou en tout cas les plus naturels possibles dans un monde domestiqué et consommé par l'homme), passant par l'utilisation de tous les sens. Enfin, c'est en tant qu'expérience existentielle qui donne accès au politique que l'auteur écrit la marche. Loin d'une nostalgie passiviste, loin de toute fuite de la société, l'auteur renouvelle son engagement à la Cité en la questionnant par sa marche.

En effet son approche phénoménologique de la marche (sans prétention d'aucune d'exhaustivité), illustrée par les propos d'auteurs qui se sont comme lui intéressés à la question, apporte un éclairage particulier sur une expérience qui met l'individu en position de sujet dans sa relation à l'espace, au temps, au corps, à l'environnement, dans une société où les accélérations mécaniques les dénaturent. L'expérience existentielle qu'est la marche permet un positionnement et une production politiques en réaction aux organisations sociétales actuelles. Elle se fait l'expression d'une volonté de faire autrement. Le marcheur, « remis au monde » comme l'explique Christian Verrier, dans le sens où l'expérience est l'occasion d'un réagencement, mais aussi dans celui où il se trouve livré au monde, peut s'éloigner des questionnements identitaires qu'il vit dans l'inquiétude ou l'angoisse au

quotidien et trouver finalement la liberté de « n'être personne, parce que le corps qui marche n'a pas d'histoire, juste un courant de vie immémorial. » (p. 182)

C'est alors en tant qu'élément du cosmos que se perçoit le marcheur, qu'il trouve le sens de la vie dans le « mouvement vers » plutôt que la destination, dans la relation apaisante à soi, aux autres, au monde qui s'établit par la marche. Elle fait sens en tant que telle, devient le moyen d'accéder au bonheur, d'atteindre le sacré, de vivre le monde en se vivant soi-même et elle redonne place au central, au vital en se faisant l'espace-temps, le moment dans toute son épaisseur, d'un déploiement de soi dans le monde et du monde en soi.

Christian Verrier nous montre la marche comme l'expression possible d'une résistance aux injonctions et organisations sociétales subies et donc comme espace de subjectivation : « il peut être légitime de réagir, d'être réactif face à cette dépendance vis-à-vis de la technique face à cette aliénation coupant l'individu de ses caractéristiques profondes, anthropologiques. » (p. 155)

L'écriture impliquée et poétique épouse par son rythme particulier le propos de l'auteur et invite à prendre le sentier avec lui, à ralentir le pas, à s'adapter au chemin de lecture et à écouter les résonances que produit en lui, mais aussi en soi l'expérience de la marche. Celle de Christian Verrier vient immanquablement interroger celle du lecteur, le ramener sur ses pas et l'accompagner dans la conscientisation de ses pratiques. En faisant ce choix d'écriture, l'auteur se montre convaincant sans être dogmatique.

Lire cet essai, c'est découvrir la marche de l'auteur et de quelques autres qui l'ont précédé, par bribes, mais aussi saisir ce qui fait la singularité de sa propre marche. C'est goûter le plaisir de l'expérience partagée : à l'expérience singulière et à la réflexivité de Christian Verrier et des auteurs qu'il cite, se juxtapose celle du lecteur. Dans le dialogisme qu'offre cette lecture s'ouvre une opportunité formatrice de faire penser marcheurs et non marcheurs de toute espèce. « ...Tout pas résonne, les tiens étonnent ! », écrit Wilfried N'Sondé¹. On peut entendre dans cet essai une invitation à réfléchir à la nature et aux effets des pas que l'on fait sur le chemin : résonnent-ils ? Etonnent-ils ? Ceux de Christian Verrier étonnent, déplacent, créent du sens, et mettent en mouvement.

Anne Dizerbo
Laboratoire EXPERICE (Paris 13/Nord. Paris 8)

¹ N'SONDE W. (2007). *Le cœur des enfants léopards*. Paris : Actes Sud.